

La mort attend dans les toilettes

Où est passé mon badge ? Après avoir pointé, ce matin, je croyais l'avoir rangé avec mes stylos, mais il n'y est pas. L'horloge indique midi trente et une, je suis déjà en retard. Je déplace les papiers sur ma table, je soulève ma calculatrice, le clavier de mon ordinateur. Je cherche dans les poches de ma doudoune, rien, je fouille nerveusement dans mon sac. Des chewing-gums centenaires, trois paquets de Kleenex entamés, un porte-cartes, mon portable, des tickets du supermarché... enfin le voilà, mes doigts touchent le plastique rigide de la carte magnétique. Je l'empoigne et je descends l'escalier en courant.

Paolo m'attend déjà devant les portes tournantes pour la pause-déjeuner. Il a son regard agacé des jours où je ne suis pas parfaitement à l'heure. Il tient à ce que je n'aie pas une seconde de retard sur l'inéluctable midi trente qu'il a fixé comme « l'heure idéale » pour sortir déjeuner parce qu'il n'y a pas encore trop de monde. Et je veux lui faire plaisir puisque à présent je n'aime aller au bistrot qu'avec lui.

Son humeur sérieuse et méditative convient parfaitement à la mienne, plus que sombre ces derniers temps. Je ne pourrais pas supporter les conversations insouciantes des collègues à propos de leurs maris, alors que j'apprécie beaucoup les longues conférences de Paolo sur les essais historiques qu'il lit : il peut me raconter un siècle entier de guerres de la papauté sans que j'aie à dire un

mot. Je mâche et j'acquiesce, heureuse de ne pas devoir parler de chaussures, de fringues, d'enfants ou, justement, de mari.

Pour me punir de mon retard, Paolo m'accueille avec une grimace puis il passe vite son badge sur le scanner et file ; il a peur de ne plus trouver de table libre au bistrot où nous allons tous les jours. Deux salles tristounettes, des photos jaunies de sandwiches sur les murs, et un menu du jour prétentieux sur un tableau noir qui trône à l'entrée, auquel tout le monde jette un coup d'œil avant de commander l'éternelle côtelette en plastique, accompagnée de salade mixte, qui est devenue l'ordinaire de l'employé milanais.

Pendant que je lorgne moi aussi sur le tableau noir, Marinella Sereni – qui est assise en face de moi au bureau – s'approche en compagnie du moustachu avec lequel je la vois régulièrement dans ce bistrot.

« Qu'est-ce qu'il y a de bon aujourd'hui ? » lui demande-t-elle. Il est aussi incolore qu'un fantôme et insipide au point de supporter tous les jours la compagnie de Sereni à la pause-déjeuner.

Ma collègue de bureau est vraiment un intolérable poids mort, elle ne peut parler que des recettes répugnantes qu'elle fait avaler tous les soirs à son fils et du fait qu'elle est impatiente de partir en vacances dans la maison qu'elle et son mari ont achetée il y a deux ans en Romagne, au milieu des marais à moustiques.

Personne n'a plus envie d'écouter ses histoires sur ses modestes entreprises culinaires et sa maisonnette romagnole, sauf, semble-t-il, le malheureux à moustache, qui doit être plus malchanceux qu'elle s'il ne réussit pas à trouver de meilleure compagnie pour déjeuner.

Je vois Sereni plisser ses yeux de myope en direction du tableau noir pour vérifier s'il y a vraiment des fusillis à la jardinière et des escalopes. Son dada est le « pari-menu » :

telle une Sybille des fourneaux, elle aime deviner les plats du jour. Elle pense être entrée dans la tête du cuisinier et avoir découvert les biorythmes obscurs qui règlent le cycle des menus, le temps du steak au romarin ou celui où le chef a décidé de décongeler du merlu. Et tous les matins à onze heures, ponctuelle comme la mort, elle annonce sa prophétie.

L'oracle avait prévu aujourd'hui fusillis et escalopes, mais je l'entends bougonner : « Mince, je me suis trompée : ils ont fait du risotto au potiron et des cuisses de poulet ! » Puis elle entre, irritée, docilement suivie de son collègue ectoplasme.

Dans la cohue je parviens à l'apercevoir une dernière fois en train de mordre dans un croque-monsieur caoutchouteux. La colère l'a sans doute fait renoncer au menu du jour.

De mon côté je commande le menu complet et je m'assois avec Paolo pour un déjeuner assaisonné de ses bavardages calmes afin de ne pas gâcher le plus beau moment de la journée, celui où le seul effort volontaire consiste à mâcher.

Le serveur met une éternité à nous apporter l'addition et une fois dehors Paolo m'oblige à courir pour le suivre : l'horaire du retour est planifié lui aussi et nous devons récupérer les deux minutes que nous venons de perdre. Quand je remonte à mon bureau le souffle court, j'enlève ma doudoune et je m'écroule sur mon siège rembourré où je vais devoir encore passer quatre heures à faire mon travail assommant dans le service le plus soporifique du monde, Planification et Contrôle. J'y ai été engagée il y a dix ans, et je m'en échapperais aujourd'hui si je ne redoutais pas de perdre à jamais mon fantastique CDI auquel plus personne n'a droit.

Je peux encore prendre des congés sans solde et rester chez moi quand j'ai la grippe sans l'angoisse d'être licenciée

à la fin de mon contrat comme il arrive aux consultants en contrat précaire. Bien sûr, il y a des jours où je me jetterais du toit de la cathédrale à l'idée de devoir passer encore trente ans à ce poste, mais au moins je suis sûre que je le ferais l'estomac plein et non pas vide, comme ces jeunes qui travaillent chez nous en contrat de projet renouvelé d'année en année, si tout va bien...

Tout étourdie je garde les yeux fixés quelques secondes sur les photos qui défilent sur l'économiseur d'écran de mon PC et je me lève. Je prends l'étui où je mets dentifrice et brosse. Je me dirige d'un pas traînant vers ce que Paolo et moi appelons nos « commodités », parce que les toilettes sont restées telles qu'elles étaient lors de la création de l'entreprise il y a une quarantaine d'années : pleines de petites armoires déglinguées portant des étiquettes au nom d'anciennes employées – Antonia, Marina, Giovanna – sûrement déjà à la retraite. Je ne sais pas si quelqu'un a encore la clé de ces armoires préhistoriques, inutilisées depuis Dieu sait quand.

Je pose l'étui sur un des lavabos. Je fais sortir du tube un peu de pâte blanche, je m'apprête à mettre la brosse dans ma bouche, et en levant les yeux vers le miroir je vois le reflet de deux pieds abandonnés dépassant sous une des portes de toilettes, qui chez nous comme à Sing Sing ont un jour en haut et en bas. Déconcertée, je me demande ce que ces pieds font là, normalement ils sont rattachés à des jambes en position verticale. Quelque chose ne va pas. Brosse à dents à la main je m'approche.

On dirait les pieds de Marinella Sereni. Je reconnais les escarpins marron qu'elle porte aujourd'hui, assortis comme toujours à une jupe plissée beige et un chemisier à petites fleurs roses.

Elle pourrait avoir eu un malaise, s'être évanouie... j'ouvre instinctivement la porte. Par terre, le dos sur le carrelage gris et la tête près de la cuvette, c'est bien Sereni.

Elle a les yeux exorbités et un énorme nœud de corde blanche autour du cou.

Dieu du ciel, elle est morte, raide morte !

Un fluide glacial inonde mes veines. Je sens mes mains et ma tête devenir aussi froides que si mon cœur allait s'arrêter, congelé par la peur. Seuls mes yeux fonctionnent encore et je regarde fixement, ahurie, la jupe beige de Marinella, parfaitement tirée sur ses jambes. Elle a les bras sur la poitrine, une main sur l'autre, comme si l'assassin avait remis de l'ordre avant de sortir. Le cadavre de Sereni a l'air déjà prêt à être mis en bière : il ne manque plus que les cierges et les couronnes de fleurs.

Au bout de je ne sais combien de secondes je réussis à hurler : « Il y a un mort, il y a un mort, au secours ! », presque sans savoir ce que je suis en train de dire. Et je m'enfuis en continuant à crier.

Mais personne ne semble m'entendre... Bien sûr, ils sont encore tous dehors en train de déjeuner. Et maintenant ? Je me remets à crier dans le couloir ou je monte au quatrième prévenir Vernini, notre directeur ? Mais il est interdit d'entrer dans son bureau sans rendez-vous. Cette fois, tout de même, il s'agit d'une mort ; il comprendra pourquoi j'ai violé la règle !

Je ne peux pas attendre que l'ascenseur arrive – il s'est arrêté je ne sais où – et je file dans l'escalier. Je grimpe les trois étages en un éclair. La porte de Vernini est fermée, comme toujours. Je reprends mon souffle, j'attends que mon cœur retrouve un rythme raisonnable. Je frappe deux coups discrets.

Laura, la secrétaire, ne répond pas. Le directeur a fait installer sa table dans une espèce d'antichambre qu'il faut traverser pour arriver au bureau impérial où il s'enferme des journées entières. Laura est la seule à avoir le

droit de frapper à sa porte, pendant que le malheureux convoqué pour un entretien attend debout la permission d'entrer.

Je reste quelques secondes à guetter des bruits. Rien. Laura n'est peut-être pas revenue de sa pause-déjeuner. Je m'oblige à abaisser la poignée. J'entre à pas feutrés dans la petite pièce déserte et je tape deux coups légers à la porte du directeur.

Le bruit de mes phalanges sur le bois ne provoque aucune réaction. Merde ! Il doit être sorti lui aussi. Pas le moindre murmure en provenance de la pièce, et moi de plus en plus agitée. Je ne sais si c'est à cause de sa taille – un mètre quatre-vingt-dix – et de son bouc à la Méphisto, à présent grisonnant, mais si je rencontre Vernini dans l'escalier, une panique pure et primitive m'envahit et me paralyse. Alors comment trouver le courage de lui dire que dans les toilettes des dames il y a le cadavre de Sereni ?

Soudain la porte s'ouvre toute grande. Le directeur me regarde alarmé. Il est effrayé par l'intrusion dans son sanctuaire d'une employée qui n'a pas demandé de rendez-vous à Laura.

« Que faites-vous ici, Zanardelli ? souffle-t-il en s'approchant de moi comme pour me gifler, qui vous a permis d'entrer ? »

Je n'arrive pas à lui répondre tant je suis pétrifiée par son apparition. Je reste une seconde le souffle coupé avant d'émettre une sorte de cri étranglé : « Marinella Sereni est morte... »

Il me regarde comme si je venais de lui annoncer le retour de l'Atlantide au large des Colonnes d'Hercule. « Que dites-vous ? »

Je réponds d'une voix suppliante : « C'est la vérité, j'ai vu son cadavre dans les toilettes du premier étage ! Elle avait une corde autour du cou... il faut appeler la police ! »

Alors Vernini m'attrape le bras sans un mot et fonce vers l'ascenseur. Nous y entrons ensemble comme si nous étions menottés, Vernini appuie brutalement sur le bouton du premier et quand les portes s'ouvrent il me pousse dehors sans me lâcher. Quand nous arrivons devant les toilettes je me précipite, j'ouvre grande la porte et je montre le cadavre de Marinella.

Je m'exclame fièrement: «Qu'est-ce que vous dites de ça?», comme si j'étais presque contente que quelqu'un l'ait tuée.

Vernini blêmit, on dirait qu'il va s'évanouir. Il se met à psalmodier: «Pourquoi moi, pourquoi moi...», puis, dans un geste de complicité totalement imprévisible, il me pose la main sur l'épaule et gémit: «D'abord le tribunal annule la cession du centre d'appel, et maintenant je trouve un cadavre dans les toilettes: je suis fini!»

Je crois être victime d'une hallucination auditive. Comment se peut-il que devant un cadavre Vernini parvienne à parler de nos collègues du centre d'appel?

Il y a un an, il a procédé à une cession de branche pour les expédier dans un entrepôt perdu, au milieu de la plaine du Pô, alors que nous restions à Milan. Mais eux, au lieu d'accepter leur funeste destin, sont allés en justice pour demander l'annulation de la cession, attendu qu'ils continuaient de répondre aux mêmes appels qu'avant. Une vingtaine de syndicalistes ont ensuite campé avec tentes et grands drapeaux rouges sous les fenêtres du siège de Milan, jusqu'au jour où le juge a condamné le directeur à les réintégrer tous et à payer les frais de justice de la «partie adverse», comme les appelait Vernini avec une répugnance mal dissimulée.

Sa réaction n'en reste pas moins injustifiée. Qu'est-ce qu'il envisage? Enrouler le cadavre de Sereni dans un tapis et le descendre par l'escalier de service pour ensuite le jeter dans une benne à ordures, afin d'éviter une autre

série de réunions syndicales, cette fois-ci sur la sécurité des employés dans les toilettes de l'entreprise ?

Je ne sais pas ce qui lui passe par la tête, mais il est probablement en train de chercher une « solution ». Sans doute découper Sereni en petits morceaux pour s'en débarrasser dans la cuvette des toilettes. Et en faire autant avec moi pour n'avoir pas de témoin de ses pratiques « anti-syndicales ».

« Monsieur, je suis désolée de ce qui vous arrive, mais nous devrions peut-être appeler la police. » Je sous-entends que la corde autour du cou de Sereni est un plus grand drame pour lui que pour la malheureuse qui vient de mourir.

Vernini semble se ressaisir. « Vous avez raison, Zanardelli, mais il faut d'abord évacuer le bâtiment, pour que personne ne touche à rien ou ne puisse entrer dans les toilettes. Vous savez quoi ? Nous allons déclencher l'alarme incendie, ainsi tout le monde quittera les bureaux pendant que je téléphonerai à la police ! »

Il me pousse dehors et prend son portable. Il compose un numéro et tonne : « Ici Vernini, déclenchez l'alarme incendie et faites évacuer les bureaux ! Du calme, ce n'est qu'un exercice, je vous expliquerai ! »

Une demi-seconde plus tard nous entendons les haut-parleurs annoncer l'ordre d'évacuation. « Vous êtes priés de quitter le bâtiment, dirigez-vous vers les sorties de secours. »

Mais on ne voit encore personne dans les couloirs. Seul Luigi Randazzo, le responsable de notre étage en cas d'incendie, sort d'un bureau l'air mécontent.

« Encore un exercice ? demande-t-il. Le dernier date de quinze jours ! »

Il a suivi une formation de pompier l'année dernière, et à chaque fausse alerte c'est à lui de convaincre ses collègues de se plier aux instructions, même si tous savent qu'il s'agit du stupide exercice habituel, tandis qu'il enfile

à contrecœur un gilet phosphorescent pour faire le tour de l'étage et dire en agitant les bras : « Descendez, s'il vous plaît, sortez... »

Mais cette fois le directeur semble sérieux. « Allez-y, Randazzo, dépêchez-vous, faites-les tous sortir et rassemblez-les devant l'entrée ! »

De plus en plus agacé, Luigi insiste. « Mais pourquoi maintenant ? N'est-ce pas préférable le matin ? »

Vernini le foudroie du regard. « Mettez ce fichu gilet et faites ce que je vous dis ! Sortez vous aussi, Mlle Zanardelli, je vous appellerai plus tard. »

Luigi tire son gilet orange d'une armoire et entame son chemin de croix : « Allons, sortez, je vous prie... »

Ils ne sont que trois ou quatre à passer une tête hors de leur bureau et à le suivre avec réticence, pendant que je cours prendre ma doudoune et mon sac pour sortir avec eux. Les collègues disséminés dans les bistrot du quartier ne vont plus tarder à arriver devant la porte vitrée du bâtiment. Deux ou trois essaient d'entrer, mais elle est fermée à clé. Nous partageons dix minutes d'un silence tendu, puis un type que je connais de vue se met à haranguer la foule : « Ça nous coupe la digestion un froid pareil ! Marre de ces pitreries d'exercices d'évacuation ! »

Je me tiens un peu à l'écart. J'ai devant les yeux le visage de Sereni, blafarde et éteinte, avec cette horrible corde autour du cou. Que peut avoir fait Marinella pour que quelqu'un l'étrangle ? Elle avait peut-être une vie secrète, dont personne ne savait rien. Mais je ne parviens pas à croire qu'elle ait pu avoir un amant. C'était déjà difficile de penser qu'elle était mariée : ce genre de femme ne pouvait pas avoir une double vie ! Elle se lavait les cheveux une fois par semaine, le dimanche, comme elle le racontait toujours, et à partir du jeudi, quand ils étaient déjà un peu sales, elle les attachait en une affreuse queue grasseuse de castor...

J'entends mes collègues ronchonner, mais je ne comprends pas ce qu'ils disent. C'est comme si je regardais tout de l'extérieur. Je ne me rappelle plus quand, j'ai lu un article sur ceux qui ont frôlé la mort : noyés réanimés, opérés du cœur après un infarctus. Ils disent s'être détachés de leur corps et avoir vu d'en haut les médecins s'activer avec le défibrillateur tandis qu'eux-mêmes étaient parfaitement calmes. Tout à fait ça : je n'éprouve plus rien, je voltige moi aussi sans rien ressentir. Vernini se chargera de communiquer la mauvaise nouvelle. Au fond, Sereni était une de ses « ressources », comme il aime nous appeler, et c'est à lui d'annoncer la perte de la ressource qui en ce moment jouit déjà du Repos éternel.

Quelques minutes plus tard arrivent deux voitures de police toutes sirènes hurlantes. Elles freinent de façon spectaculaire devant nous, les policiers sautent à terre et courent vers l'entrée. Vernini leur ouvre vite la porte pour les laisser passer et la referme aussitôt.

Une espèce de « ohhh... » de surprise parcourt la foule des employés, et quelqu'un me touche l'épaule. J'entends une voix dire : « Qu'est-ce que tu as ? Tu es blanche comme un linge ! »

Je mets une ou deux secondes à relier la voix de Paolo et son visage, comme si ma vue était déconnectée de mon ouïe. Je n'arrive pas à faire vraiment la mise au point, enfin son visage souriant apparaît derrière le brouillard d'indifférence dans lequel je suis plongée.

Je me sens tout de suite plus sereine. Être avec lui c'est comme prendre une dose de Valium, mais assaisonnée de logique. Paolo travaille dans l'entreprise depuis dix ans, nous avons été engagés presque en même temps. Au début il me paraissait bizarre, avec ses diplômes de maths et sa pédanterie d'informaticien qui transforme la vie en lignes de code.